

VIE
D'APOLLONIUS
DE TYANE.

158
50

VIE D'APOLLONIUS DE TYANE,

1737-180

Par PIERRE-JEAN-BAPT. LEGRAND D'AUSSY,
de l'Institut national, et l'un des Conservateurs de
la Bibliothèque impériale;

Précédée d'une Notice historique sur LEGRAND D'AUSSY,
par M. LÉVESQUE, Membre de l'Institut.

Bonum virum facile
Crederes, magnum libenter.
TACITE, *Vie d'Agricola*, chap. 44.

TOME PREMIER.



241
A

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur,
n° 14.

M DCCC VII.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LEGRAND D'AUSSY,

PAR M. PIERRE-CHARLES LÉVESQUE;

Lue à la séance publique du 15 messidor an x.

PIERRE-JEAN-BAPTISTE LEGRAND naquit à Amiens le 5 juin 1757. Il prit le surnom d'Aussy, parce que son père, Pierre-François, étoit natif d'Aussy-le-Château, dans le département du Pas-de-Calais; citoyen d'autant plus respectable, qu'avec les foibles émolumens d'un emploi dépendant des fermes générales, il s'imposa des sacrifices, pour laisser à ses trois fils, le premier de tous les biens, une bonne éducation (1).

(1) Le Grand d'Aussy eut deux frères moins âgés que lui. L'un, Pierre-Théodore-Louis-Augustin, entra, vers 1762, dans la maison des chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, ordre de Prémontré. Il est mort curé de Beauchesne, près de

C'est dans la médiocrité, souvent même dans l'indigence, qu'ont pris naissance la plupart des hommes qui se sont distingués dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Sans doute la richesse donne, pour les études, d'heureuses ressources qui sont refusées à l'indigence; mais l'indigent ne connoît pas les nuisibles distractions que procure la richesse. Le riche obtient sans peine ce qui flatte ses desirs, et ne desire rien de ce qui ne s'obtient pas au prix de l'or; il achète la réputation d'esprit, de goût, de talent; il achète jusqu'à l'amour et l'amitié: le pauvre n'obtient rien qu'au prix de ses travaux; toujours se renouvelle pour lui le besoin de lutter contre les obstacles, et cette habitude lui donne un courage qui les brave et les surmonte. Le riche, à peine sorti de l'enfance, est content de sa place, parce qu'elle le met au-dessus du grand nombre; le pauvre, indigné de la sienne, fait

Vendôme, diocèse du Mans; l'autre, Alexandre, est mort à Paris, desservant la cure de Saint-Roch.

de généreux efforts pour conquérir celle qui lui convient. Il en est des individus comme des nations. Celles que la nature oblige à lutter contre elle, la surmontent par leurs efforts; celles qu'elle comble de ses faveurs, en jouissent dans l'inertie.

Legrand, après avoir fini d'une manière brillante ses premières études à Amiens, au collège des Jésuites, entra, vers l'âge de dix-huit ans, dans la Société de ses maîtres; Société célèbre par le grand nombre d'hommes distingués qu'elle renferma dans son sein, ou dont elle forma la jeunesse. Elle fut l'objet de grandes calomnies, parce qu'elle répandit un grand éclat; elle acquit une puissance réelle, parce qu'elle rejeta les titres fastueux; son ambition fut grande, parce qu'elle jouit d'un grand crédit; et, semblable à la secte qu'avoit instituée Pythagore, elle fut accueillie par des Souverains, prit part aux affaires politiques de plusieurs États, excita la haine d'autres corps ambitieux comme elle, et finit par être dissoute.

Legrand, chez les Jésuites, acquit leur estime, et l'on sait qu'ils avoient la réputation de connoître les hommes. Intéressés à la gloire de leur ordre, ils ne donnoient les chaires de rhétorique qu'à leurs sujets distingués, et Legrand eut celle du collège de Caen. Si la célébrité des élèves doit contribuer à celle des professeurs, félicitons sa mémoire de ce qu'il eut le bonheur de compter entre les siens notre confrère *Laplace*, dont le nom dans quelques parties de l'Europe savante qu'il soit prononcé, suffit à son éloge.

Il avoit atteint sa vingt-sixième année, quand fut détruit l'ordre des Jésuites. Rentré dans le monde, il s'y tint étranger, et ne connut, au milieu de la capitale, que des savans et de vieux livres. Il fut employé aux laborieuses recherches qu'exigeoit le *Glossaire français*, projeté par Lacurne de Sainte-Palaye, et à d'autres recherches non moins laborieuses dans la riche bibliothèque du marquis de Paulmy. Nommé, en 1770, secrétaire de

la direction des études à l'Ecole militaire, il y retrouva son écolier *Laplace*, devenu professeur à son tour, et qui, plusieurs années après, chargé des examens pour la partie des mathématiques, vit, entre les jeunes élèves dont il devoit être le juge, un autre de nos confrères : Mais quel confrère ! le Héros, le Restaurateur de la France, le Pacificateur et l'Arbitre de l'Europe. Ainsi, par cette chaîne des événemens, qu'on appelle *destinée*, le nom de Legrand se trouvera lié dans l'histoire à celui de *Laplace*, et le nom de *Laplace* au grand nom de BONAPARTE.

Legrand fut chargé de terminer l'éducation du fils d'un fermier-général ; mais cette occupation respectable ne lui déroba qu'un petit nombre d'années. Il revint à ses travaux favoris, à ses recherches sur les antiquités françaises ; il s'en rendit toutes les parties familières. On le voit coopérer, sous le marquis de Paulmy, et ensuite avec le comte de Tressan, à la *Bibliothèque des Romans*. On le voit en-

core plus occupé à recueillir , traduire , extraire , commenter les contes ou fabliaux de nos vieux poètes. Toujours solitaire , même lorsqu'il n'étoit pas seul , il semble que , soumis au précepte d'un ancien philosophe , il ait voulu cacher sa vie ; mais il l'a dévoilée toute entière en publiant ses ouvrages. Sa vie , comme celle de la plupart des gens de Lettres , peut être comprise en deux lignes. Quels endroits a-t-il fréquentés ? des bibliothèques. Comment a-t-il vécu ? avec des livres. Qu'a-t-il fait ? des livres. Qu'a-t-il dit ? ce qu'on trouve dans ses livres.

Le premier qu'il mit au jour fut sa traduction des *Fabliaux* (1). Dès que nos aïeux se furent fait un langage grossier , en corrompant la belle langue des Romains , on vit s'élever chez eux des nuées de versi-

(1) La première édition des *Fabliaux* est en 3 vol. in-8°. Paris , 1779. Il ajouta bientôt après un quatrième volume , qui contient les contes dévots composés par des moines. La seconde édition est en 5 vol. in-18. Paris , 1781.

ficateurs. Leur métier étoit d'autant plus facile , qu'ils ne connoissoient ni la gêne des règles , ni celle du goût , ni même celle de la raison. On rima tout, des moralités , des prières à la Vierge , la vie des Saints , l'office de l'Eglise , et jusqu'à la Coutume de Normandie. Des questions d'amour étoient proposées en chansons ; et souvent la décision en étoit portée aux Cours d'amour ; graves tribunaux qui prononçoient sur les plaintes des amans , leurs querelles enfantines et leurs douces brouilleries. Ces Cours suprêmes et sans appel étoient souvent tenues par les dames les plus distinguées par leur esprit et leur beauté , et les hommes s'empressoient d'y avoir des procès , au risque d'être condamnés par ces aimables juges.

Mais ce fut dans de petits contes , nommés *Fabliaux*, que nos vieux poètes mirent le plus d'agrément , d'esprit et de variété. C'est là qu'on voit , bien mieux que dans l'histoire , les mœurs , les usages , les opinions , les préjugés du vieux temps ; mais

les censeurs du nôtre, qu'ils appellent *corrompu*, ne trouveront pas que, dans ces vieux temps, les mœurs aient eu plus de pureté. Dures et grossières, elles n'en étoient que plus licencieuses. La dissolution infestoit les villes; elle forçoit les portes hérissées des châteaux; les curés et les moines la portoient dans les campagnes. Les dames, dans l'excès de leur enthousiasme pour la valeur des chevaliers, s'offroient elles-mêmes pour prix des beaux faits d'armes; et les chevaliers, heureux par ce dévouement, les en trouvoient plus respectables. On diroit qu'à l'exemple des Germains leurs ancêtres, ils reconnussent en elles quelque chose de divin : heureuse opinion qui armoit le courage pour la protection de l'intéressante faiblesse!

Boccace, l'Arioste, d'autres conteurs italiens, notre La Fontaine, et Molière lui-même, ont eu des obligations aux vieux contes racontés par des Français dans le douzième et le treizième siècles. Plusieurs de ces fabliaux ont de la gaieté et d'autres

de l'intérêt ; quelques-uns poussent la licence jusqu'à l'obscénité ; d'autres offrent des moralités profondes ; tantôt y triomphe la superstition des siècles d'ignorance , tantôt s'y annonce l'audacieuse incrédulité.

Mais ce qui caractérise bien ces siècles de ténèbres , ce sont des contes ridicules et en même temps scandaleux , que des moines composoient de bonne foi pour l'édification des fidèles , et qu'ils appeloient des *contes dévots* (1).

(1) Dans ces contes , plutôt blasphématoires que dévots , on voit la Vierge arracher au supplice des scélérats , parce qu'avant de commettre le crime , ils lui avoient adressé des *ave*. Pour sauver l'honneur d'une jeune et dévote sacristine qui se fait enlever par le chapelain , elle prend la figure et les habits de cette pécheresse , reste pour elle au couvent , et lui laisse le temps de se repentir et de rentrer dans le cloître. Une autre fois , implorée par une abbesse en mal d'enfant , elle vient , accompagnée de deux anges , remplir en secret auprès d'elle , l'office de sage-femme. On voit , dans ces contes , Dieu le père , tenir cour plénière en paradis , le jour de la Toussaint. Les anges , les patriarches , les martyrs , les vierges et les veuves , entrent dans la salle en chantant l'Amour ; Jésus ouvre

Legrand publia bientôt après son *Histoire de la Vie privée des Français* (1). Le plan conçu par le marquis de Paulmy embrassoit le logement, la nourriture, les vêtemens et les divertissemens. Il n'a paru que la partie des alimens. Long-temps ils furent grossiers : le porc faisoit le principal ornement des tables, même dans les repas solennels, et l'on

le bal avec sa mère, qui relève modestement sa jupe pour danser. Il prend ensuite Madeleine, et danse avec elle en chantant :

Je tiens par le doigt ma mie,
Si j'en vais plus joliment.

Deux jours de vacances sont accordés aux âmes du purgatoire, et celles dont le terme est expiré, sont invitées à partager les plaisirs du bal. On lisoit ces contes impies dans les réfectoires des couvens, pour l'édification des moines.

(1) *Histoire de la vie privée des Français*, 3 vol. in-8°. Paris, 1782. Cet ouvrage auroit eu un bien plus grand succès, si l'auteur avoit renfermé, dans les trois volumes qu'il a donnés, tous les objets qui entroient dans son plan. Il avoit eu le courage de faire de grandes recherches; il n'eut pas celui de faire de grands sacrifices.

faisoit bénir le jambon à la messe paroissiale pour se décarêmer le jour de Pâques. On ne connoissoit point à Paris quelques-uns des poissons les plus délicats que nous prodigue l'Océan ; mais on y mangeoit encore , au seizième siècle , le marsoûin , la baleine et le chien de mer. Les oiseaux , jusqu'au neuvième siècle , furent servis les jours maigres , parce que suivant la Genèse , ils furent créés le même jour que les poissons. De bons moines , condamnés par leur règle à l'abstinence perpétuelle , se mortifioient avec la poule au pot et la perdrix aux choux. Ils avoient décidé que la graisse n'est pas grasse ; et en s'interdisant le lait et les œufs , ils faisoient entrer le lard dans l'apprêt de leurs légumes.

Après de longues années d'un travail sans repos , Légrand se permit enfin une utile distraction. Appelé en Auvergne par un de ses frères en 1787 (1) , il fit ce

(1) Il fit le voyage d'Auvergne pour visiter son frère

voyage en observateur, publia ses observations, et s'accusa de les avoir publiées trop tôt. Il retourna dans le même pays l'année suivante, et refit son ouvrage (1). C'est là qu'on peut reconnoître quels succès il auroit obtenus dans l'art d'écrire, s'il n'avoit pas consacré sa vie presque entière à l'étude de productions barbares. Peu de personnes savent combien sont nuisibles à la perfection du style, les tristes lectures qu'exige l'érudition. Mais les sauvages écrits de nos vieux poètes et de nos romanciers ne suivirent pas Legrand dans ses excursions en Auvergne. Alors il

chéri, Pierre-Théodore-Louis-Augustin, que l'abbé de Prémontré avoit nommé prieur de l'abbaye de Saint-André, dans la ville de Clermont. Il avoit été auparavant prieur de Liègues, diocèse de Boulougne.

(1) La première édition du *Voyage en Auvergne* est de 1788, Paris, 1 vol. in-8° : la seconde, en 3 vol., Paris, an 5 de la république française; elle est intitulée : *Voyage fait en 1787 et 1788, dans les ci-devant haute et basse Auvergne, aujourd'hui département du Puy-de-Dôme, du Cantal, et partie de celui de la Haute-Loire.*

vit la nature ; il la vit dans sa magnificence , dans sa force , dans son horreur , et se montra digne de la peindre. Il lut dans le livre sublime où elle imprima les époques des travaux par lesquels elle a configuré la surface du globe. Il la vit manifester sa puissance par des opérations successives , dont chacune fut le produit d'une suite incalculable de siècles : il admira d'antiques créations élevées sur de plus antiques ruines , et surmontées d'autres ruines dont l'antiquité est elle-même inappréciable : son œil étonné contempla des montagnes qui , nées au sein des mers , et dévorées ensuite par des volcans , sont couvertes de cailloux roulés et de galets déposés par des fleuves , dont les cimes de ces monts furent le lit. Combien , auprès de ces respectables antiques , semble moderne un ancien aqueduc qu'il découvrit , et qui ne compte peut-être pas seize siècles ! combien sont récents tous les ouvrages des Grecs et des Romains ! combien même sont jeunes encore ces fameu-